

LE MENESTREL

4949 — 93^e Année — N° 10.



Vendredi 6 Mars 1931.

DIALOGUE 1930

L'œuvre d'art et les circonstances

Fin (1)

Vous allez vous lancer, cher ami, dans une question capitale, qui est tout simplement, selon une imposante formule, « l'organisation des élites ». Question complexe, épineuse, et qui devient, dans les États démocratiques, plus ardue encore, plus angoissante, et d'une actualité plus impérieuse.

— C'est vrai, répondit le musicien... Mais les questions trop vastes sont la spécialité des politiciens et des songe-creux. A quoi bon pérorer, en croyant qu'on pourra les résoudre, d'ensemble, par une solution systématique et magique? Le plus expédient, le plus utile, c'est d'améliorer, dans la mesure du possible, chaque situation déterminée. Par exemple... Mais non, ce que je vais dire n'est qu'un exemple par analogie, et pris dans une autre série de faits... Faute de mieux, songeons à ce qui se passa, il y a un siècle, quand on commença d'établir des chemins de fer. Eh bien, a-t-on perdu le temps à imaginer, *a priori*, l'organisation totale, rationnelle et définitive des voies ferrées? On est allé au plus pressé, au plus facile, et l'on a eu raison. On a construit, l'une après l'autre, sans plan d'ensemble, selon l'urgence des besoins ou selon chaque facilité particulière, diverses lignes ou même des sections de lignes. Et puis, avec le temps, l'ensemble s'est trouvé fait. Certes on s'est occupé de l'améliorer, et on l'améliore incessamment, Mais il existe; et c'est le principal. Une action pratique, limitée, provisoire mais immédiate, voilà ce qui donne des résultats: ils sont relatifs, mais l'homme aussi est un être relatif, c'est-à-dire limité. Les questions trop vastes, trop séduisantes par leur vague, dépassent ses moyens d'information et même son intelligence.

— Qui trop embrasse, mal étreint...

— Ce soir, je considère seulement quelques aspects particuliers, précis, d'une question multiple. Je constate que l'artiste est un isolé, et un isolé sans défense. Ses moyens d'action dépendent de moins en moins de lui, quand il cherche à établir un contact entre ses œuvres et le public: alors, l'artiste est écrasé, emporté, annihilé par des forces énormes, et sur lesquelles il ne peut presque rien. Car regardons les faits: à qui, désormais, l'artiste, s'il veut vivre de son art, est-il contraint de s'adresser? Ce n'est plus à une élite de connaisseurs, mais à une masse innombrable, indifférente, peu cultivée, et il n'y a guère moyen de l'atteindre, sinon lorsque

des forces commerciales, qui se décident presque au hasard, veulent bien ponter sur lui. D'une part, un homme, un isolé; et, d'autre part, des forces immenses, aveugles, déchaînées... Dans ce tourbillon qui roule, dans ce chaos, comment introduire un peu d'ordre, un peu de justice? Comment découvrir ce qui mérite d'être connu et ce qui apporte de la beauté?... Comment l'art, comment la pensée pourront-ils vivre, parmi ce déferlement du machinisme et des puissances d'argent?...

— Pour guider la foule, il y a des critiques.

— La critique! s'écria le compositeur... La critique, je vois comment elle fonctionne, menacée, évincée par la publicité... La critique, où en sera-t-elle dans dix ans, dans cinq ans?

— Il y a aura toujours des critiques indépendants, loyaux...

— Mais quel est, quel sera leur rayon d'action?... La critique, c'est tout un problème: nous pourrions en parler un autre soir... Vraiment quand je me représente l'innombrable public d'aujourd'hui, le formidable mouvement d'argent que les arts peuvent susciter, les spéculations que des spécialistes de la réclame peuvent organiser sur des œuvres comme sur des valeurs de bourse, — et remarquez que l'estimation de la valeur artistique dépend en grande partie de l'état de l'opinion courante, et que cette opinion on la crée par de la publicité, — alors, cher ami, je vois le présent et l'avenir prochain sous des couleurs bien sombres. Quand je considère la mentalité contemporaine, et les conditions que fait notre après-guerre aux intellectuels, je me demande si tout ce que nous appelons art, culture ou civilisation ne va pas entrer dans un long crépuscule.

— On a déjà vu des crépuscules semblables, dit l'amatour de musique; plus d'une civilisation, au cours des siècles, a disparu.

— L'Inde, la Perse, les Egyptiens, les Hébreux, les Étrusques...

— L'antique Mycènes et le monde des Égéens...

— Carthage, Ninive... Et vous vous rappelez ces vers de Victor Hugo:

Où donc est Thèbes, dit Babylone pensive;
Et Thèbes dit: où donc est Tyr?

— Et Athènes, la divine Athènes, couronnée de violettes; Athènes, initiatrice de la pensée et de la beauté; Athènes, forme suprême du miracle grec...

— Et même le monde romain, son élève, et qu'il ne faut pas déprécier... Mais, l'une après l'autre, fatalement, toutes ces créations du génie de l'homme ont payé leur tribut à la mort.

— Et nous-mêmes, s'écria le compositeur, qu'allons-nous devenir?

Ses deux bras s'étaient levés comme s'il allait parler, pour vider son cœur... Mais il se tut.

Son ami respecta son silence.

(1) Voir le *Ménestrel* des 20 et 27 février 1931.

Un peu après, le musicien reprit un visage moins anxieux.

— Nous exagérons... Voilà des terreurs dignes de l'an Mille, avoua-t-il en souriant. Mais nous ne sommes pas les seuls à envisager la fin de notre civilisation. Tous les jours, en examinant les problèmes de l'après-guerre et l'état de l'Europe, quelque journal prédit la menaçante union des pangermanistes et des bolchevistes. Si l'Allemagne, estime-il, nation de guerre et soutenue par une colossale armature industrielle, organisait les ressources du monde russe et lançait le flot slave sur la civilisation occidentale, que deviendrions-nous, sous cet immense déferlement tartare et asiatique ?

— Il y a vingt siècles, Tacite appelait la Germanie *gens bello loeta*. En 1914, Guillaume II, célébrant cette guerre « fraîche et joyeuse » où allaient mourir huit millions d'hommes, confirmait le jugement de Tacite. En vingt siècles, la race des Germains n'a pas changé ; elle ne changera ni demain matin, ni l'année prochaine. Elle se croit une mission providentielle, qui est de sauver le monde, en se l'asservissant. Par bonheur, il y eut une victoire de la Marne. Toutes les forces civilisées se sont même groupées, et il y eut, en 1918, une seconde victoire de la Marne. Il y en aura une troisième, si la Germanie recommence. Mais cela c'est l'avenir...

— Dans le passé, l'histoire nous montre que des civilisations ont disparu, et que, dans tels ou tels pays, des périodes brillantes ont été suivies par de longues éclipses de la pensée. Il est donc fort probable que cette alternance d'ombre et de lumière, qui s'est produite souvent, ne s'arrêtera pas brusquement pour nous faire plaisir. Toutefois, dans la période moderne, on constate un caractère fort important et qu'on n'avait encore jamais vu : cet élément nouveau, riche de possibilités qu'on ne peut prévoir, empêche de faire toute assimilation trop étroite avec le passé.

— Quel est donc cet élément nouveau ?

— Le voici. Avant l'ère chrétienne, et jusqu'à la fin de ce moyen âge qui précède le Quattrocento et la Renaissance, les civilisations qui s'épanouirent tour à tour sur des points divers de notre globe n'occupaient qu'une place limitée, — je veux dire limitée dans l'espace...

— Pourtant le monde hellénistique et l'empire d'Alexandre, le monde romain...

— Je vous entends. Ni toute la Grèce avec tout l'esprit grec n'était dans Athènes, ni toute la force romaine n'était dans Rome. Mais quelques siècles après la fin du monde antique, on voit des faits nouveaux, des découvertes, des mouvements de peuples, avoir des répercussions qui s'étendent de plus en plus dans l'espace : ils gagnent, peu à peu, toute la surface de la terre. Les Croisades, la découverte de l'Amérique, l'imprimerie, la Renaissance italienne et son pouvoir d'attraction, l'immense et profond mouvement de la Réforme, puis la floraison de l'esprit philosophique et scientifique, voilà de vastes ensembles de faits : ils nous montrent une civilisation qui tend à devenir universelle. Et le dix-neuvième siècle, sans oublier les années toutes récentes, a prodigieusement accéléré cette évolution.

— Machinisme, locomotion aérienne, T. S. F., guerre mondiale, Société des Nations, banques internationales, ... tout marche, tout se précipite pour conquérir les caractères de l'universalité.

— Un tel ensemble humain, si vaste qu'il s'étend déjà

sur la terre presque entière, ne peut guère disparaître comme le firent, jadis, des civilisations beaucoup plus restreintes ou même localisées. Car un raz de marée, ou un cataclysme plus énorme encore, peut ravager une île ou même une considérable étendue de pays, mais peut-il bouleverser tout un continent, peut-il anéantir plusieurs continents ?... Or, beaucoup d'éléments de la civilisation contemporaine sont répartis, sont disséminés, sur presque toute la surface du globe... Ce qui nous inquiète, quand nous pensons à l'avenir de l'art ou de la pensée, ce n'est guère d'envisager que notre civilisation pourrait brusquement disparaître, mais c'est de la voir se transformer d'une façon menaçante. A l'instant, en évoquant son moderne caractère de grandissante universalité, je considérerais un autre aspect du même problème qu'un peu plus tôt : à savoir, la disproportion entre l'artiste qui est un isolé, et des groupements beaucoup trop vastes...

— L'État contre l'individu ; c'est une formule.

— Oui, l'État, mais aussi toutes les associations : elles peuvent être utiles à leurs membres, mais elles deviennent un danger pour l'artiste qui est, par nature, un isolé. Regardez toute l'activité, toute l'agitation contemporaines : elles tendent à diminuer, sinon à rendre impossible, la culture individuelle, celle que l'individu se donne lui-même et qui importe le plus dans les arts. Sans cette culture individuelle, il n'y a plus d'artiste, et il n'y a guère non plus d'auditeur ni de véritable public. Rappelez-vous le mot si profond de Baudelaire, et que je vous ai souvent cité ; on peut le lire dans cette confession qu'il intitula : *Mon cœur mis à nu*.

— Je crois me rappeler. N'est-ce pas : « Mon talent a grandi parce que j'ai eu du loisir... » Le loisir, cher ami, dépend des conditions économiques...

— Il dépend aussi des aspirations intellectuelles et de la volonté de l'acquiescer ou de le défendre... Sans loisir, pas d'artiste, pas d'amateur, parce qu'il n'y a plus de culture individuelle. Loisir, au sens qui nous intéresse en ce moment, ne veut pas dire paresse, mais bien recueillement fécond, actif et avec méditation, réflexion, effort pour mieux connaître les choses et mieux se connaître soi-même, étude des maîtres, initiation progressive, choix entre les œuvres de premier et de second plan, formation de l'esprit et du goût, désir du style et de l'expression exacte, aspiration à la Beauté... Une telle culture intérieure, que chacun peut se donner à soi-même s'il est bien doué et s'il a du « loisir », supprimez-la chez l'artiste et chez l'amateur : aussitôt vous videz l'art de son contenu. L'art, dès lors, n'a plus de véritable raison d'être. L'artiste n'y met plus rien de soi-même ; l'amateur, avec un cœur et un cerveau incultes, ne peut plus rien ressentir de profond. Et c'est ainsi que nous avons vu certains musiciens de nos jours déclarer que la musique devait être *inexpressive*. Ils déniaient à l'art toute vie intérieure, parce qu'ils n'en avaient pas eux-mêmes.

— Et certains auditeurs, qui n'en avaient pas davantage, trouvaient cela tout naturel.

— Voilà le danger qui nous menace. Notre civilisation ne disparaîtra pas, semble-t-il bien, à la façon de Thèbes, de Ninive ou de Carthage, où l'on n'a vu, pendant des siècles, que des ruines et le désert. Toutes les grandes villes d'Europe et d'Amérique, et les ports, et les usines, et les centres industriels où les ouvriers fourmillent par dix mille ou par cent mille, se reconstruisent et se reconstruiront sans cesse. On perfectionnera

les avions, les cinémas et les machines parlantes ; la T. S. F. transmettra non seulement les sons mais les images ; dans quelques années ou peut-être demain, elle apportera à domicile la fraîcheur du Mont-Blanc, la chaleur du Sahara et les parfums des prairies de l'Ukraine, car tout peut se résoudre en vibrations... Mais, que deviendra notre cerveau, et quelles seront nos habitudes ?... Déjà, l'on surprend un indice dans les grands concerts : la plupart des auditeurs sont au-dessus de trente-cinq ou quarante ans ; quant aux jeunes gens, ils sont assez rares ceux qui s'intéressent à une symphonie de Beethoven. Pour la plupart, ils sifflotent des fox-trotts, pensent à la Bourse et boivent des cocktails...

— Je ne connais pas, dit l'amateur de musique, de jeunes gens qui se réunissent pour jouer des trios ou des quatuors, comme je l'ai fait avec des amis dans ma jeunesse.

— On apprend beaucoup moins le piano, mais on achète des disques, ou une T. S. F. ; on n'a plus guère le temps ni le désir de faire un effort personnel, quand il est désintéressé ; après le travail en vue du gain, on s'amuse, mais on n'a plus guère de curiosité ni de goût pour un plaisir de l'esprit ; on ne se cultive plus. Or, sans culture individuelle, et si l'on n'aime plus ce qui ennoblit le cœur...

— Vous insistez...

— J'insiste, car je crois fermement que toute la question est là ; sans culture individuelle, sans vie intérieure, il n'y a plus ni amateurs ni artistes ; il n'y a plus d'art. Et que devient la pensée ?

— Il faut faire oraison, disait déjà Renan.

— Toute âme ne se développe, ou même ne se maintient, que par ses hautes aspirations. Dans la quotidienne usure de la vie, nous devons sans cesse renouveler nos provisions d'idéal. Désormais, parmi des forces écrasantes, comment l'artiste, l'intellectuel, ce pauvre isolé que tout menace...

— Cher ami, interrompit l'amateur de musique, il ne faut jamais céder au découragement : si l'on y cède, on se diminue soi-même. L'histoire nous montre que les hommes, en définitive, se sont toujours tirés des plus mauvais pas. Après chaque pénombre ou chaque moyen âge, il s'est épanoui une renaissance. La lumière, descendue derrière l'horizon, reparut ; et, sur telle ou telle contrée, brilla une nouvelle aurore. C'est pourquoi, après ce crépuscule que vos yeux voient venir, mais qui peut n'être qu'une ombre passagère, il y aura certainement un retour de la lumière et une renaissance de l'esprit.

— Je l'espère, dit le compositeur, mais nous n'y serons plus.

— Cette décadence, dont vous parlez ce soir, n'est que probable. Toutefois il y a une déchéance certaine : c'est d'abandonner la lutte. Le difficile, et ce qui compte le plus, c'est, comme à la guerre, de tenir le dernier quart d'heure. Dans les tranchées, tous deux, nous avons été bombardés avec d'autres projectiles que des raisonnements. Nous avons tenu.

— Tenons encore, luttons, travaillons.

— Et sachons sourire, reprit l'amateur de musique. Tout n'est pas perdu. La vie aura encore de bons moments. La semaine prochaine, nous entendrons encore de bons orchestres et de belles œuvres. Et aussi, voulez-vous, nous dînerons ensemble : je vous combinerai un autre menu, pour faire valoir l'esprit d'une

autre région. Ce soir, à table, nous avons fait une rapide excursion dans l'Anjou et la Touraine. Mais la vallée du Rhône mérite aussi notre sollicitude. Les collines grisâtres ou dorées de Seyssel, des Côtes-Rôties, de Villeneuve ou de Châteauneuf-du-Pape, donnent souvent des fruits bien savoureux. Ils tirent leur saveur de nos vieux terroirs ; ils mûrissent sous les ardentes caresses d'un soleil qui ne faiblira pas de si tôt ; et ils nous conseillent de ne jamais désespérer. L'œuvre d'art est un fruit de la plante humaine. La nature ne se fatigue guère, et l'homme est une créature si bien douée...

Adolphe BOSCHOT,
de l'Institut.

LA SEMAINE MUSICALE

Scala. — *Couss-Couss*, opérette en trois actes et cinq tableaux de M. Jean GUITTON, musique de MM. Philippe PARÈS et G. VAN PARYS.

« Opérette coloniale » dit l'affiche. C'est une manière de parler : il n'y a de colonial que les trois tableaux du second acte, qui se passent à l'Exposition coloniale (future). Encore la plupart des personnages n'y ont-ils de colonial que le costume.

Couss-Couss est le nom que prend, pour ce jour et cette nuit-là, certain garçon d'hôtel, Ernest, je veux dire M. Dranem. Ce n'est pas la seule de ses transformations : chacune, excitant la joie du public, pourrait n'être amenée que de la façon la plus improvisée sans que la pièce en tînt moins debout. Dans l'espèce, s'il a pris, cette fois, l'aspect d'un marchand de tapis, c'est pour essayer de faire fructifier les deux mille francs qu'il a soutirés de son patron, au premier acte, sur la foi d'un héritage subit et des frais d'obsèques d'une vieille tante. L'héritage est naturellement une chimère, comme le grand deuil avec chapeau haut de forme sous lequel il revient au troisième acte. Mais il n'est pas le seul à se transformer à volonté. Bien qu'il en ait conté à l'ardente caissière qu'est M^{lle} Christiane Dor (vous l'entendez, vous la voyez d'ici) ; bien qu'il aspire à la main de la propre fille de son patron (que l'héritage aguiche), il est déjà marié, à la plus piquante femme qu'il soit : il ne reste plus qu'à organiser des causes de divorce. Or cette aimable femme, c'est-à-dire M^{lle} Géranne, qui est mannequin dans quelque grande maison, s'engage encore, le soir, dans une maison de danse de l'exposition coloniale et se montre en houri. Comme, au fond, elle tient à son Ernest, elle s'avise d'un procédé connu pour le reconquérir. Un piège l'attire auprès d'elle et il s'éprend follement, dans la nuit propice, de cette belle et soi-disant fille du désert... Au troisième acte, il sera tout heureux de la posséder en toute propriété. Quant à la fille de l'hôtelier, M^{lle} Grumber, elle avait déjà un soupire, adroit chanteur, M. Pizella, qui s'arrange avec elle pour créer de l'irréparable ; et tout le monde sera heureux, car la caissière trouvera aussi preneur, dans la personne de son patron, lequel se consolera ainsi d'avoir été roulé sur toute la ligne.

La musique ne peut pas n'être pas un peu décousue comme son texte, mais elle est adroite, claire et gaie, avec parfois de jolis couplets, pas trop *hachés* à la mode, avec des ensembles pleins d'entrain, avec une façon ingénieuse de remettre en valeur, çà et là, les cinq ou six motifs lyriques de ces mélodies et de ces ensembles, avec d'amu-